Dr EZZIDEEN novembre 2025

"Il y a des moments dans la vie d'un homme où le monde cesse d'être un lieu de logique et devient le tribunal de l'âme. Il y a deux jours, dans la pénombre de notre petite clinique, un tel moment s'est présenté à moi, comme figé par la fatigue. Une femme entra, frêle comme une ombre, portant un nourrisson emmailloté dans un linge qui peinait à le protéger du froid. À côté d'elle se tenait un autre enfant, de quatre ans, dont les yeux étaient déjà plus vieux que les miens. La mère s'assit et, de mains qui ne tremblaient pas seulement parce qu'elles avaient depuis longtemps oublié comment, elle découvrit le bébé. « Elle a quatre mois », dit-elle doucement. Puis, d'une voix qui trahit la peur et l'espoir, elle ajouta : « Je sais qu'elle ne peut pas respirer. » Je n'avais pas encore parlé, et pourtant, elle avait déjà deviné mon diagnostic avant même que mes doigts ne touchent les côtes fragiles de l'enfant. Le bébé suffoquait. Détresse respiratoire aiguë. Sa vie ne tenait qu'à un fil. « Ils m’ont dit qu’elle devait rester à l’hôpital », murmura la mère. « Mais j’ai refusé. Ne me renvoyez pas là-bas. Je ne peux pas rester. Je ne peux pas laisser mes autres enfants seuls. » Elle parlait sans accusation, sans supplication, avec seulement l'humilité épuisée de quelqu'un qui a été broyé si longtemps qu'il en est venu à accepter cet écrasement comme une fatalité. Au début, comme tout homme sensé, j'ai pensé que c'était une question d'argent. Ici, la pauvreté est devenue le langage universel. Chaque cri est interprété comme une menace. Mais en examinant l'enfant, j'ai ressenti l'horrible vérité : elle avait besoin de soins constants, de ceux que seul un hôpital peut prodiguer, ceux qui décident en silence qui vivra jusqu'au matin. Je lui ai expliqué calmement que je pouvais appeler l'ambulance, me procurer les médicaments, faire tout mon possible, mais que le bébé devait être surveillé pendant au moins deux jours, peut-être plus. Et puis elle m'a raconté le reste. Son mari avait été tué. Elle vit sous une tente. Trois enfants orphelins dépendent d'elle. Si elle entre à l'hôpital, elle devra abandonner les deux autres à la nuit. Et soudain, j'ai eu l'impression que la langue disparaissait du monde.

Que pouvais-je dire face à une telle sentence d'existence ? Quel argument, quelle théologie, quelle science, quelle morale pouvais-je offrir à une femme se tenant entre le souffle de son nourrisson et la solitude de ses enfants ? À cet instant, moi, médecin, homme, croyant, penseur, je n'étais plus rien. Un simple témoin. J’ai alors compris que notre tragédie ne s’écrit pas dans les récits, mais dans les recoins silencieux des chambres où les mères confessent les choix impossibles que l’histoire leur a imposés. Même maintenant, en écrivant ces lignes, je ne trouve pas de mots assez grands pour contenir ce que j'ai vu. Peut-être n'existe-t-il pas de tels mots. Peut-être n'ont-ils jamais été conçus pour les langues humaines. On a l'impression que la souffrance a été semée dans le sol de cette terre, une graine qui germe sans saison, sans pitié, sans fin. Et je me suis surprise à penser, avec une sincérité terrible, que nous n'avons plus besoin de cliniques, d'hôpitaux, d'écoles ni de maisons. Ces infrastructures sont destinées à ceux qui se souviennent encore du sens de la vie. Ce dont nous avons besoin, c'est que la création elle-même recommence. Une renaissance du monde. Une chance de se transformer en êtres capables de vivre, et non plus seulement de survivre. Car ici, dans ce coin dévasté de l'humanité, la confession murmurée d'une mère a révélé une vérité plus ancienne que les Écritures : que parfois la terre est si blessée, si imbibée de sang innocent, qu'elle ne peut plus contenir la vie à moins que Dieu lui-même ne la recrée. Et c'est peut-être pour cela que sa voix résonne encore en moi. #WoundedGaza"